

/BLØ/ LxPxH

Poussée par une nécessité pragmatique et poétique de saisir l'essence de la peinture, la pratique de Sophie Hasslauer s'est d'abord logée dans ce médium pour se déplacer au fil du temps vers la sculpture, le son et l'installation. C'est cette interrogation matricielle qui s'incarne dans la trilogie issue du projet Stéréochrome, initié en 2018 et composé de trois volets /kuz/ (2020-2026), /BLØ/ (2023) et /ZON/ (2025). Observant que les couleurs, bien qu'élaborées selon un même protocole, réagissent différemment au contact d'une surface, Sophie Hasslauer entame une recherche typologique et plastique sur leurs caractéristiques. Ce qui l'intéresse n'est pas de représenter cette différence entre les couleurs mais d'en proposer l'expérience. Ainsi, considéré en objet autonome, simultanément support et surface, la couleur cesse d'être considérée comme un outil de représentation et s'appréhende comme matière sonore, spatiale et temporelle.

Largeur, profondeur, hauteur, son.

La partition qui se déploie tout au long de la performance nous projette dans un paysage dans lequel le son du bleu structure l'espace et s'écoute comme une présence qui l'arpente. Il est sonorisé concrètement par deux basses créées par Sophie Hasslauer : deux blocs de peinture bleue solidifiée qui renferment un *piezo* et un micro de basse électrique et sur lesquels une corde est tendue. Les textures, l'épaisseur et l'intensité du son évoquent la manière dont la peinture peut recouvrir l'espace de la toile jouant sur les reliefs, la transparence ou la densité. Mais si le son se comporte comme la couleur, il ne s'agit pas, comme chez Messiaen, d'évoquer la couleur, mais bien d'en entendre directement les différentes tonalités par l'instrument. Sensible à la main qui l'active, le bleu, instrument et couleur, déploie sa partition-paysage comme une présence. Chaque son produit par les basses expérimentales émerge d'un réseau de relations entre matière, geste et espace. La main de la musicienne joue sur l'un des instruments une note qui se répand dans l'espace. Bourdonnement, ondes, vrombissement, signal, polyphonies de voix, donnent l'impression d'une accumulation de notes et d'instruments. La symphonie des nuances semble longer le lointain avant de cingler au creux de notre oreille modelant ainsi une structuration acoustique de l'espace.

Comme une architecture compose avec le terrain initial et son environnement, ce monochrome sonore bleu, joué en direct par Millie Voilà, n'est pas sans aléas. L'instrument est une interface sensible qui impose de nouveaux gestes, une nouvelle relation. Comme chez John Cage, il s'agit d'un long travail d'interaction avec l'imprévisibilité d'un appareil créé, ni tout à fait autonome, ni apprivoisé. Les basses aux matières pigmentées interagissent de façons imprévisibles. Lorsque les notes jouées sur la première font vibrer la seconde, elles deviennent les protagonistes d'un dialogue préessu par l'artiste et l'instrumentiste. Ces sons, rendus visibles par les corps des performeurs activent la mise en œuvre spatiale de la couleur. De la chorégraphie des performeurs aux gestes de la musicienne propres aux basses, cette nouvelle relation entre les corps, le son et l'espace évoque les architectures temporaires de Laurie Anderson dans lesquelles sons, lumières, images et mouvements forment des environnements sensibles. L'espace n'y est pas un décor mais surgit de cette rencontre.

Largeur, profondeur, hauteur, couleur.

Si /BLØ/ donne l'impression d'être projeté simultanément dans un brouillard coloré d'Ann Veronica Janssens, dans un des « environnements perceptuels » de James Turrell ou au cœur d'une composition de Mondrian, c'est que dans toute sa singularité, l'œuvre de Sophie Hasslauer convoque les questionnements qui ont nourri l'histoire de la peinture depuis le milieu du XXe siècle. Elle s'inscrit dans une généalogie d'artistes qui ont sondé les principes, usages et expérience de la couleur et ses relations à l'espace. Déjouant les tentatives d'évocation, la couleur devient un matériau architectural

qui construit l'espace. Des lumières sont projetées progressivement sur des supports (toiles, moustiquaires, plaques de polycarbonate, polystyrènes etc.) installés minutieusement par des performeurs dans l'espace : quelque chose s'installe. La performance déroule la construction d'un espace en résonance avec ce qui s'entend.

L'alternance de surfaces opaques et transparentes, de vides et de pleins, des textures et densités des matériaux crée un tableau dans lequel se rencontrent, se superposent et cohabitent différentes couleurs. La mise œuvre de cet espace, orchestrée notamment par des câbles et des lasers de chantier, convoque le geste de la peinture appliqué au domaine de la construction. Quand l'une des silhouettes réalise au sol un rectangle parfait à l'aide d'une brosse mouillée, c'est une piscine qui apparaît par le geste *horizontalisé* d'un peintre en bâtiment. Les visions abstraites dans lesquelles se promènent des actions primaires (tenir, poser, porter) et des objets du quotidien (marche-pied, cruche, chaise...) ancrent la performance dans un imaginaire proche du songe, d'une errance. Apparaît alors l'inquiétante étrangeté des éléments croisés à la fois familiers et incongrus.

La mise en espace du bleu se fait dans un enchevêtrement de lignes horizontales et verticales : une structuration méticuleuse qui évoque De Stijl par ses jeux de plans perpendiculaires. Selon la configuration du lieu, le spectateur se trouve ou bien face ou bien à l'intersection de trois espaces qui semblent pouvoir s'appréhender comme différentes parties d'une toile. Le regard arpente la couleur déployée, comme sur une scène de théâtre, mais l'œil échoue inévitablement à saisir toutes les actions d'un regard. Cette vision fragmentée, en parfaite synesthésie avec la partition-paysage qui y résonne, construit une narration dont l'enjeu reste imprécis jusqu'au terme de la performance. Il faut en effet un certain temps pour saisir que l'architecture qui se dresse sous nos yeux n'est pas un décor dans lequel aura lieu un spectacle. C'est lorsque les silhouettes-ouvriers ont quitté le chantier et que le son du bleu se fait plus régulier que surgit devant nous un tableau spatial et sonore, créant d'emblée l'épiphanie de l'œuvre, comme par l'effet d'une anamorphose révélée. Transformé en espace cinématographique chez Derek Jarman, le monochrome bleu de Sophie Hasslauer déploie une architecture à échelle humaine, dont tous les éléments sont une manifestation de la couleur.

À la manière du pavillon allemand de Mies Van der Rohe, les différents éléments qui constituent les parois, le toit et les sols de ces espaces, n'enferment pas le spectateur. Ils lui permettent d'y cheminer, de s'y projeter et de l'habiter. Ici la couleur bleue résonne, organise l'espace autour des corps, se contemple, se traverse. Conçue comme une expérience sonore et visuelle, /BLØ, joue sur notre perception et notre rapport à l'espace autant qu'elle agit sur notre rapport au temps.

Largeur, profondeur, hauteur, mouvement.

Il faut traverser, un rideau vert écran de fumée, pour pénétrer dans l'espace de la performance. Comme tout seuil, il représente une limite architecturale dont le franchissement actualise notre expérience. Le paysage sonore et spatial qui se dessine devant nous modifie notre rapport à l'espace et au temps pour nous faire glisser dans un territoire entre le réel de notre expérience vécue et l'imaginaire. Le ralentissement extrême avec lequel les danseurs agissent et bâtissent accentue la sensation d'avoir plongé dans un état de songe. À l'instar des *24h Psycho* de Douglas Gordon, l'œuvre nous fait prendre conscience de notre regard et nous amène à nous questionner sur la nature de ce que l'on regarde.

L'apparence spectrale des performeurs, agents indistincts, dont la lente chorégraphie organise l'espace, redouble cette sensation d'évoluer en dehors du réel. Animés par un but commun qui se passe de tout échange verbal pour advenir, leur coordination interroge notre (in)capacité collective à nous confronter au réel quel qu'il soit. Entrer dans le bleu revient alors à parcourir un territoire qui suscite un nouveau régime d'attention à ce qui est en notre présence. Dans ce temps suspendu, le regard cesse d'être à l'affût de ce qui vient pour entrer dans un état de contemplation, attentif à ce qui est.

À rebours d'un monde dans lequel l'accélération guide nos gestes et où le flux d'informations limite notre attention, /BLØ/ nous impose un changement de rythme salvateur. Loin du vacarme quotidien qui en formate notre perception et expérience, /BLØ/ crée un espace qui modifie notre rapport ordinaire au temps, une zone d'écoute et de contemplation où la perte des repères spatiaux et temporels nous ramène au plus près de la couleur. /BLØ/ nous permet de saisir les vibrations produites par sa propre matérialité et nous offre in fine l'occasion de l'entendre.

Entrer dans le bleu, c'est pénétrer dans un environnement où la couleur affranchie de sa propriété esthétique s'appréhende dans sa dimension spatiale et sonore. Ici, le monochrome se contemple mais surtout il se traverse, engageant simultanément le regard, le corps et l'écoute. Ce qui distingue Sophie Hasslauer des autres artistes peintres c'est peut-être sa foi infaillible dans les qualités intrinsèques de la matière picturale. Si la peinture constitue un langage, pour l'artiste, elle s'apparente à un phénomène qui s'éprouve. Son obstination à comprendre, chercher et transcrire l'essence de la peinture la mène vers une forme d'épure du matériau qui résonne comme une recherche de vérité. C'est sans doute pour cela que, dans ses performances, le présent est un enjeu central. Il s'agit de donner à voir, ce qui advient ici et maintenant dans l'espace-même de l'œuvre. Elle ne renvoie à aucun ailleurs symbolique, mais affirme en premier lieu sa propre présence. Ce rapport intransigeant au réel et au présent qu'entretient Sophie Hasslauer poursuit l'inscription de son travail dans une généalogie de la peinture abstraite et de l'architecture moderniste. Il éclaire aussi la nécessité du direct dans ses performances. Si comme en architecture le chantier évolue selon un ordre précis et prédéterminé, les performers-ouvriers ont ici la liberté d'agir comme il leur semble (jusqu'à prendre des pauses cigarettes) tant que la construction suit une règle fondamentale : le ralentissement. La musique jouée en direct ou encore la mise en route en temps réel et successive des lumières participent de cette même exigence. Ce qui importe n'est pas la maîtrise totale de la forme, mais la possibilité pour chaque geste d'incarner la vérité du moment présent, dans une intensité qui lui est propre. Là encore /BLØ/ engage notre faculté d'attention et nous invite à habiter pleinement l'instant. Puisqu'il n'y a rien d'autre à voir, à entendre et à comprendre que le bleu, entrons pleinement dans ce *monde vivant* sans autres horizons que celui qu'il déploie.

Sandrine Honliasso